



Jean-Marc

Question de survie © 2012



Le bruit incessant de la pluie battante résonnait jusqu'au fond de la grotte. Amplifié par la cavité, il augmentait l'impression de froid due au rideau d'eau que le vent emportait jusqu'au seuil du refuge. Agglutinés au plus profond de cette habitation naturelle très austère, quelques âmes semblaient en hibernation alors même que la saison des pluies était à son apogée. La peur les avait reclus dans cet endroit, seul recours lorsque leurs huttes ne les protégeaient plus assez des intempéries. La promiscuité des corps combinée à celle de leur respiration entretenait suffisamment de chaleur pour palier à la carence de soleil. A la tombée de la nuit, deux des plus vaillants d'entre eux sortaient de leur léthargie et faisaient office de sentinelles à l'entrée de la grotte. Ils montaient la garde en prévention de l'irruption d'un animal volant, lui aussi, profiter de l'abri. Les grands fauves se réfugiaient souvent dans ces endroits, même s'ils étaient habités. Le risque d'être délogés, confrontés à ces animaux féroces était grand. En cette saison, il fallait donc redoubler de prudence.

Quand enfin la pluie cessa, le petit groupe se déploya à l'instar d'une fleur qui ouvre ses pétales aux premières lueurs du jour. Les enfants, jusque là cachés par l'enchevêtrement des corps pouvaient enfin s'en extraire et se dégourdir les jambes en gambadant sur la latérite mêlée au sable qui tapissait partiellement le sol. Amenée par le ruissellement des eaux et le vent, elle formait une couverture rougeâtre qui tranchait avec l'univers sombre et gris de la grotte. Encore humide, elle servit de peinture pour les visages et les

torses des hommes, tandis que certaines femmes en maculèrent les parois. Cette décoration improvisée rendit la grotte moins sinistre.

Bientôt, tout ce petit monde se retrouva sur le seuil, puis s'aventura peu à peu au dehors. L'eau avait raviné le sol et de petites rigoles s'écoulaient bruyamment entre ses rides jusqu'à disparaître dans de grosses fissures. Elles s'étiraient au loin pour en alimenter de plus grosses qui finiraient leur course à l'autre bout des terres, là où le monde s'arrêtait pour Gonha et sa tribu. Jamais ces hommes et ces femmes ne s'étaient aventurés dans une autre direction, l'horizon leur procurait une sorte de vertige horizontal qui les apeurait. Jamais non plus ils n'avaient franchi la frontière naturelle que constituaient les chutes de la Kotto. En amont du fleuve, ils savaient que régnaient les "coris", ces terreurs des eaux, armées de centaines de dents acérées. Ces monstres dévoraient aussi bien les grands herbivores que l'homme imprudent qui s'en serait approché par mégarde. Parfois même, ils s'en prenaient à leurs congénères dans de terribles luttes à mort. Quant-à l'aval du fleuve, il leur était interdit par les cataractes tumultueuses qui pouvaient les emporter à jamais.

Huagi le savait, elle qui avait perdu deux de ses enfants dans la "mort qui coule". C'était à la précédente saison des pluies, pendant un violent orage qui les avait surpris. Animés par la faim, plusieurs membres de la tribu s'étaient rendus aux abords du fleuve en quête de proies faciles à prendre sur les rives. Les petits animaux venaient se désaltérer dans ces eaux. Raréfiés par la canicule, les oasis se tarissaient vite. Cela obligeait tout être vivant à chercher le précieux

liquide en parcourant parfois des dizaines de kilomètres. Et les hommes savaient qu'ils y trouvaient aussi toute sorte de gibier. Ce jour là, un véritable déluge s'abattit sans prévenir sur les chasseurs. Sans refuge, ils furent pris de panique et restèrent blottis parmi les rochers, recroquevillés. Charriés par les eaux en furie, des arbres arrachés aux berges en amont emportèrent avec eux les quelques imprudents qui avaient risqué leurs vies pour sauver le produit de leur pêche, quelques poissons qu'ils avaient laissé dans leur fuite. Parmi eux, cinq enfants et une jeune femme avaient été engloutis sans que personne n'y puisse rien y faire.

Naître, manger, dormir, mourir tel était le rythme des jours de ces bipèdes primitifs. Aussi, point de cérémonie, ni de deuil. L'absence due à la mort était banalisée au rang de n'importe quel autre événement de leur quotidien. Il faut dire que leur vulnérabilité les exposait à de multiples dangers qui, le plus souvent, étaient synonymes de mort. Se reproduire constituait donc une question de survie au même titre que s'alimenter.

Ces êtres en devenir de civilisation sortaient d'une ère de l'évolution qui les avait mis debout et fait rompre avec leur passé animal. Ils s'étaient constitués une organisation sociale primitive mais n'en étaient qu'à ses balbutiements. Leur règne au sein de cette nature à la fois hostile et généreuse était éphémère et ils connaissaient les limites de leur subsistance. Mais ils lui découvraient quotidiennement de nouvelles vertus. Au fil des générations, ils avaient mué vers une entité solidaire qui n'avait plus

rien de commun avec les meutes antérieures. La rareté de la nourriture les obligeait au partage et à des périples de plus en plus éloignés de leurs gîtes. Ils avaient élaboré un langage et abandonné ainsi les cris et autres onomatopées de leurs aïeuls. Ils s'étaient alors donné des noms et avaient identifié les choses, les animaux et les plantes par des vocables représentatifs de leurs émotions. Leur tribu prit alors l'appellation de "Toujda", ce qui signifiait "ensemble".

Mais cette civilisation naissante était tributaire du climat et des caprices du ciel. La vie s'organisait autour de ce seul critère. L'eau permettait à leurs différentes sources de nourriture d'être ou ne pas être. Ainsi ils avaient appris à quantifier le temps qui s'écoulait entre deux cycles de pluie, les nuits et les jours. La grotte, profonde et sèche, abritait depuis lors des œuvres peintes à la latérite qui illustraient ces repères temporels. Bientôt, les événements marquants de la tribu complétèrent ces fresques. Sur l'une de ces peintures rupestres, on pouvait distinguer un arbre avec une sorte de soleil qui l'entourait. Il marquait leur première rencontre avec le feu qui, lors d'un orage, avait dévoré les branches et le tronc d'un acacia frappé par la foudre. Il avait brûlé quelques heures, suscitant la fascination des plus courageux, restés plantés, hagards, devant la scène. Les autres, apeurés comme des animaux, s'étaient enfuis loin de cette nouvelle calamité.

Mais cet événement avait changé le cours de leur histoire. En effet, en s'effondrant, l'arbre avait embrasé les hautes herbes de la savane et le feu avait pris au piège des dizaines d'animaux

malchanceux qui s'étaient retrouvés encerclés. Les chasseurs profitèrent de l'aubaine, eux qui n'eurent pour cette fois, qu'à se baisser pour ramasser le gibier. Ils découvrirent alors les vertus de la cuisson de la viande et immortalisèrent ce jour de "l'arbre soleil" sur les parois de leur grotte.

La providence qui avait fait connaître à ces êtres un des éléments de survie pour leur quotidien allait-elle se reproduire ? Jamais ils n'avaient vu auparavant le feu s'abattre du ciel pour embraser la terre. Ils ne connaissaient, ni n'invoquaient aucun être qui leur fut supérieur et qui put exaucer ce nouveau besoin. Ils redoutaient les orages parce qu'ils n'en connaissaient ni l'origine, ni l'ampleur des dégâts qu'ils pouvaient causer. Mais désormais, le "soleil qui descend d'en haut" pouvait leur procurer ce feu tant apprécié. Ce feu qui repoussait les fauves et donnait une saveur à la viande qu'ils n'avaient jamais connue. De plus, il procurait chaleur et lumière, comme le soleil qui illustrait leur dessin. Ils l'attendraient, habités par la crainte mais remplis d'espoir.

Un matin, un petit groupe se mit en quête de nourriture. La chasse était une activité centrale qui pouvait les occuper des journées durant. En effet, leurs armes étaient rudimentaires, faites seulement de gourdins ou de bâtons grossièrement aiguisés en les frottant sur de la pierre. Des cailloux pouvaient servir de projectiles pour éloigner ou tuer reptiles et petits animaux. Mais leur principal atout était leur agilité exacerbée, héritée sans doute de leurs ascendants primates. Ils partirent à l'aube et décidèrent de longer une des

longues ornières laissées par les dernières précipitations. Comme elle était large et profonde, elle pourrait les emmener loin et leur servir de fil d'Ariane pour le retour.

La terre était sèche sous leurs pas et ressemblait à de la pierre. Malgré l'épaisseur de la peau de la plante de leurs pieds, elle rendait la marche pénible tant la chaleur accumulée à la surface mordait les chairs telle des braises. Ils progressaient vite, en profitant de chaque arbre qui leur procurait un ombrage même dérisoire. Les nuits étaient fraîches, mais surtout terrifiante. L'obscurité était le royaume des bêtes féroces, des bestioles aux dards acérés et autres rampants. Terrés dans leurs trou pour se protéger du soleil le jour, ils s'en extrayaient dès que la température de faisait plus clémente. Leurs sens, exercés à la chasse nocturne, rendaient les hommes vulnérables et en faisaient des proies faciles. Egarés dans un monde sans repères, ceux qui chassaient pour se nourrir le jour, étaient à leur tour devenus nourriture potentielle pour les chasseurs de la nuit.

Ah, s'ils avaient eu ce feu, ce soleil attaché au bout d'une pique de bois. Au moins auraient-il pu voir et se réchauffer, mais aussi refouler les animaux qui rôdaient alentours. Mais chaque nuit restait un moment de terreur absolue que seule la nécessité alimentaire permettait de braver. Aux premières lueurs du jour, ils ne s'attardaient pas, laissant derrière eux un arbre ou un trou ayant servi de refuge nocturne. Ils découvraient souvent, non loin, des traces de ce qui fut, durant leur sommeil, le théâtre d'un massacre. Les restes d'animaux tués pour se nourrir auraient été une maigre pitance pour

eux, mais les vautours et les hyènes les transformeraient rapidement en squelettes. Mais pas question de servir d'appâts à ces créatures qui n'auraient pas dédaigné un peu de chair fraîche, il fallait donc se remettre en marche.

Les Toujda atteignirent le pied du massif des Bongos, un territoire qu'ils n'avaient jamais exploré. Fort des cinq hommes que constituait leur groupe, ils avaient osé s'aventurer plus loin qu'à l'habitude. Ici, les hautes herbes semblaient défier les pentes rocailleuses grises et cassantes des hauts plateaux. Des éboulis de roches se déversaient sur ces graminées et constituaient comme des îlots dans cet océan jaune paille. Les chasseurs ignoraient que, dans ce paysage de pierres et d'herbes mêlées, la mort rôdait sous la forme d'un redoutable prédateur. Ruos était le nom qu'ils avaient donné à ce félin massif. S'ils l'avaient déjà aperçu, c'est qu'il s'était approché de leurs grottes pour y chercher refuge. Armé de canines démesurées dépassant ses puissantes mâchoires, il était craint de tous, même des coris dont il faisait occasionnellement ses repas. Les hommes étaient mal armés pour se défendre, et s'ils brandissaient leurs piques, c'était plutôt pour surprendre et tuer le gibier qui pourrait se cacher dans ce paysage chaotique.

Alors qu'ils progressaient lentement, se frayant un chemin dans ce dédale végétal et minéral, une ombre fondit soudain sur eux et un cri déchirant fit s'envoler des nuées d'oiseaux jusqu'ici paisiblement disséminés sur le sol. Emporté par une tornade sur pattes, le malheureux Siboru disparut au cœur des fourrés entre les

griffes du monstre. Ses compagnons d'infortune n'eurent le temps que de lui jeter quelques pierres ramassées à la hâte, mais hélas, trop tard. Laboubou entraîna rapidement ses amis vers un rocher un peu plus haut, espérant qu'en dominant les herbes, ils pourraient à la fois se prémunir d'une nouvelle attaque, mais aussi voir ce qu'il était advenu de leur compagnon. Ils n'eurent que quelques dizaines de mètres à parcourir et se retrouvèrent à terrain découvert. Ils coururent alors vers un promontoire mais furent aussitôt pris en chasse par un autre ruos. Labourou se retourna et lui lança son bâton qui rebondit sur l'épais pelage de l'animal avant de choir sans même avoir freiné sa course. Joculu s'interposa à son tour, et sa lance de fortune fit mouche à la tête, stoppant net l'animal dans sa course. Ceci laissa un court instant de répit aux quatre hommes pour se réfugier sur le rocher. Radjima aida Joculu à grimper, mais la roche était glissante et coupante par endroits, ce qui freina l'ascension du brave chasseur qui avait osé défier le fauve. Ce dernier, revenu à la charge, le fit tomber de son perchoir d'un violent coup de patte. Le regard de Joculu se fonda dans les yeux du ruos qui sembla hésiter un instant. Sur le bloc de pierre, les autres tentaient de faire fuir l'animal en criant de toutes leurs tripes et en frappant la roche du plat de leurs bâtons. Radjima regarda le sien, arme dérisoire, avant de le lancer de toutes ses forces en direction de la bête. Mais rien n'y fit, le carnassier acheva sa mise à mort sous les yeux horrifiés des compagnons du jeune Joculu.

Ils restèrent réfugiés là, sur leur ilot, toute la nuit. Ils ne savaient quel sentiment les dominait le plus de la peur ou de la

tristesse et ne purent trouver le sommeil. Au matin, Labourou descendit récupérer le bout de bois qui avait servi de lance à Radjima et l'étudia longuement. L'extrémité émoussée du bâton ne se fichait même pas en terre, comment aurait-elle pu pénétrer la peau de leur adversaire ? Il frotta le bout sur un éclat de pierre pour user la matière afin de la rendre conique. Le bois prenait doucement forme. Soudain, un bruit le mit en alerte, mais ses amis le rassurèrent, ce n'était qu'un oiseau prenant son envol. Le grand vautour se repaissait peut-être des chairs de leur infortuné camarade. La crainte de voir surgir un ruos activa l'ardeur de Labourou qui frotta le bâton avec frénésie. Il fit tant et si bien que la pointe qui se formait s'échauffa. Une petite volute de fumée s'en échappa. Il ne la remarqua pas tout de suite, et poursuivit son œuvre avec insistance jusqu'à ce qu'elle se fit plus épaisse en dégageant une odeur âcre. Cette odeur évoquait quelque chose dans sa mémoire il et revit soudain l'arbre embrasé par la foudre. Il se remit à frotter de plus belle aussitôt qu'il eut fait le lien entre ses gestes et ce que cela engendrait. La légère bise qui souffla à ce moment précis finit d'accomplir le miracle en apportant à la pointe du bâton le combustible qui lui manquait sous la forme de quelques herbes sèches. Elles s'embrasèrent en un instant et Labourou se jeta brusquement en arrière, tombant sur ses fesses, les yeux grands ouverts et la bouche bée.

"Foua, foua !" cria t'il à l'adresse des autres. La prairie venait de prendre feu et Labourou, bâton à la main était ébahi devant ce spectacle. Il regarda alternativement le brasier naissant et sa lance

dont l'extrémité avait bruni, ne sachant comment cela avait pu se faire. Pourtant le fait était là, le feu avait pris naissance au bout de son bâton, grâce à lui. L'étendue d'herbe qui s'enflamma fut limitée, mais Labourou eut le temps d'y placer le bout de son bâton qu'il ramena à lui enflammé. Les hommes en oublièrent leur peur et se réjouirent ensemble de l'évènement. Tant qu'ils le purent, ils entretenirent le feu tout en retentant l'expérience que Labourou leur avait décrite.

La chasse prit fin au lever du jour suivant et ils rentraient presque bredouille vers leur tribu. Quelques rares mammifères capturés après l'épisode dévastateur de leur confrontation avec les ruos leur permettraient d'effectuer leur retour et, s'il restait un peu de viande, de nourrir quelques bouches. En chemin, Labourou étudia son arme carbonisée et vit que la pointe s'était débarrassée des petits copeaux formés par le frottement. A présent, elle était presque lisse et très dure. Il était décidé à retenter cette expérience devant toute la tribu pour compenser la carence en nourriture. Ainsi, pensait-il mieux faire accepter leur déroute et la perte des deux chasseurs. Un homme qui part à la chasse se doit de rentrer chargé de nourriture. Il apporterait mieux à ses congénères: le moyen de ne plus craindre les fauves.

Sitôt arrivés en vue des huttes, ils furent accueillis par leur peuple en liesse. Le retour des hommes était toujours un événement heureux, même si cette fois, ils ne revenaient pas au complet et

presque sans rien à offrir à leurs proches. Mais Labourou et ses amis n'avaient pas encore raconté leurs aventures.

Sans plus attendre, ils se mirent en quête de bois tendre, d'herbe sèche et de cailloux plats. Reproduisant les gestes qu'il avait pratiqués quelques jours plus tôt, Labourou frotta le bout d'un bâton sur une pierre grise. Poclou, qui l'avait suivi dans sa chasse et qui avait vu l'herbe s'amonceler au bout du bâton, en ajouta une touffe. Mais rien n'y fit, aucune fumée, et encore moins de flamme. Les autres commençaient à douter et soupçonnait à présent leurs camarade d'avoir inventé cette histoire de "foua". Alors Labourou prit une autre pierre et, de rage, frappa plusieurs fois le bout du bâton pour l'écraser. Ce faisant, des éclats de pierre s'en allaient peu à peu, par strates, envoyant à chaque coup une gerbe d'étincelles dans la touffe d'herbe de Poclou.

Des siècles plus tard, nous savons tous que le feu naît aussi bien de l'échauffement de la matière que des étincelles du silex, mais les Toujda n'en finirent pas de fêter leurs héros. Le feu fut si grand qu'ils dansèrent toute la nuit autour de lui, symbole protecteur de leur victoire sur un des éléments de la nature qu'ils avaient appris à dominer. Désormais, les fauves les craindraient, ils n'auraient plus froid dans la grotte et leur repas en seraient changés. L'actuelle ville de Birao qui s'est érigée sur cette terre ne fait pas état de cet événement. Quelque part pourtant, au fond d'une grotte, la latérite a laissé une fragile empreinte sur un mur. On y voit un arbre entouré d'un soleil, et, à côté, une danse tribale autour d'un brasier.